

# LE ZIG-ZAG



JOURNAL HEBDOMADAIRE

Organe de la Société « le XX<sup>e</sup> Siècle », Artistique, Littéraire et Scientifique

PRESIDENT D'HONNEUR : VICTOR HUGO

Comité d'honneur : JULIETTE ADAM, JULES CLARETIE, TOLA DORIAN, CATULLE MENDES, LOUIS RATISBONNE, JOSEPHIN SOULARY, AUGUSTE VACQUERIE

## ABONNEMENTS

FRANCE ET ALGÉRIE

Un an ..... 9 fr.  
Six mois ..... 5 »  
Trois mois ..... 3 »

AYMÉ DELYON, Rédacteur en chef

ERUAL, Administrateur

Bureaux : 34, rue Truffaut, à Paris. — Succursale à Lyon : 95, rue Molière

## ABONNEMENTS

UNION POSTALE

Un an ..... 12 fr.  
Six mois ..... 7 »  
Trois mois ..... 5 »

## SOMMAIRE

Jacques Mauran, La Rédaction. — *Chronique de Province* : La Poésie Angevine: Léo d'Orfer. — *Figaro*, A. Daman. — *Les vingt francs de tante Lalie*, Pierre Dafay. — *Société l'Essor littéraire et musical*. — *Les jillss d'Ambre*, Léo d'Orfer. — *Le Pays natal*, Désiré Fay. — *Le Baiser*. — *Zig Zag*.  
Feuilleton : *La Gouvernante Modèle*, Erual.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer à notre prochain numéro le commencement de notre nouveau feuilleton :

## JACQUES MAURAN

Roman de mœurs contemporaines

Par M. Léo d'Orfer

Jacques Mauran est une étude puissante et fort curieusement prise sur le vif de la vie parisienne de certains milieux, moitié bohème, moitié grand monde.

Le chroniqueur parisien que nos lecteurs connaissent bien s'y décèle partout, mais le romancier que se trouve être aussi notre ami n'est pas demeuré en reste. Les caractères y sont peints franchement, les situations sont prises d'assaut, et la trame de l'ouvrage est tissée par un ouvrier habile. On y sent une main qui peut être magistrale.

Nos lecteurs suivront avec intérêt la publication de Jacques Mauran, et sauront bien reconnaître les sacrifices et les efforts que fait la direction du Zig-Zag, pour leur être constamment agréable.

LA RÉDACTION.

## Chronique de Province

### La Poésie Angevine

Le vin blanc sec du pays du roi René, ses beaux sites et ses castels ont vu naître de nombreux et, certes, de remarquables poètes.

Le premier que j'ai connu, ce fut Auguste Rousseau. J'avais distingué de lui nombre de poésies, un peu partout, et j'allai le voir dans son atelier de saboterie de la rue Saint-Nicolas. C'est un homme de quarante à cinquante ans, fort aimable, très modeste et se méfiant toujours de lui-même : la marque des véritables talents. Il est à souhaiter que cet ami se décide à réunir ses poésies en un volume : il y en a de fort belles et nous les lirions d'un trait avec un très sensible plaisir.

Rousseau m'amena le lendemain matin, un dimanche, voir René Chudeau à Saint-Remy-la-Varenne. René Chudeau, infirme de naissance, n'a guère de bras ni de jambes. Ça ne l'empêche pas d'avoir du talent. Réfugié dans son petit cabinet de travail, au milieu des livres aimés et des journaux amis, il compose de délicieux poèmes, pleins de cœur, de sen-

timent et d'élévation, que se rappellent bien tous ceux qui feuilletent de temps en temps les journaux. Chudeau est d'une amabilité grande et son infirmité n'a pas tué la gaieté. En buvant du vin de ses vignes, un crâne vin ! en mangeant du beurre de sa ferme, nous avons fort ri et discouru prose et poésie, et cette visite m'a laissé un fort agréable souvenir.

De Saint-Remy, nous allions le lendemain aux Ponts-de-Cé, où habite M. Jules Quélin, aujourd'hui bibliothécaire de la ville et astronome, et qui fait toujours de la poésie. M. Quélin a publié jadis deux brochures de vers point communes, où il avait carrément accolé à son nom sa profession de charcutier. Nous fîmes de l'astronomie et de la poésie, et je rentrai à Angers enchanté de ma journée.

M. Rousseau me fit encore connaître un poète de grand talent, M. Revault. M. Revault est couvreur et fait des sonnets splendides. Fort modeste aussi, très épris d'art, il professe quelque mépris pour la gloire et la renommée et ne signe pas même ses poésies.



Nous allâmes voir aussi M. Charles Brunetière, un fort aimable confrère, auteur des *Bluettes angevines*, et qui nous lut un conte en vers d'une merveilleuse facilité. M. Brunetière conte comme Lafontaine et sait mêler le grain de sel philosophique à ses récits, pour les assaisonner à la mode des maîtres du genre.

J'ai regretté beaucoup de ne pas voir MM. Louis Goblet, René Dogreau ; Mlle Alice Vineau, etc.

J'oubliais Mlle Lise Coquillon, la poétesse aux inspirations républicaines qui compose dans sa retraite des Rosiers des odes où passe toujours comme un souffle ardent de liberté.

Les voyageurs pour Nantes !

Je quittai l'Anjou à toute vapeur, et me voilà à Nantes, en pleine Bretagne, quoi qu'on die !

Léo d'Orfer.

## FIGARO

Vous n'attendez pas, amis lecteurs, qu'à propos du *Figaro* que r'p'rése te aujourd'hui le cliché d'Erual, je vous débite tous les lieux communs des cours de littérature sur le type créé par Beaumarchais ; que je vous parle de cette personification du Tiers-Etat ; des mémoires du sieur Caron, véritables comédies ; de ses comédies, pamphlets en action ; que je vous cite ces mots étincelants comme les baïonnettes de la Bastille. Je me garderai bien surtout de chercher, comme on a voulu l'établir à tort, une parenté entre *Figaro* et Panurge, malgré leurs communes perplexités matrimoniales.

Je ne considérerai pas non plus l'œuvre de Beaumarchais, à moins qu'on ne le rattache à Lesage, comme une dernière trace de cette invasion du goût espagnol dans notre littérature. D'ailleurs, cette Espagne de convention à laquelle appartient aussi Ruy-Blas, Ernani et le Torreador n'étant pas du tout celle de Quevedo, de Feyjoo, de Vieira, de Fortuny, de Laraville, de Tormes, etc.

S'il faut chercher des ancêtres à *Figaro*, nous

aïeux de Don Juan viennent le vitupérer sur sa déchéance de leurs vertus, comme Boileau le fait à l'adresse des gentilshommes de son temps.

Dès lors, il me fut facile de montrer dans la figure du Commandeur une sorte de chœur, une allégorie de l'alliance de l'ancienne noblesse méritante et du peuple outragé, et de la faire ressortir la supériorité de la forme littéraire de Molière sur celle de Boileau.

Malheureusement, il n'y a rien de tout cela dans le Don Juan de Molière. Don Juan, dans son scepticisme et sa générosité aristocratiques, c'est Molière lui-même, et le Commandeur n'est vraisemblablement ici que la voix de la conscience, ce qu'était encore le chœur dans l'antiquité. Dans le *Mariage de Figaro*, Beaumarchais n'est pas le comte Amalviva, mais *Figaro*, c'est-à-dire la plèbe à demi éduquée, le cuisinier émancipé, le faiseur, le chevalier d'industrie produit de la Révolution, le Rastaquère. *Figaro*, c'est le plat à barbe, l'armet de Mambrin, reconquis par son premier propriétaire et revenu à sa destination primitive.

S'il fallait chercher Don Juan dans le *Mariage de Figaro*, ce serait dans un autre type d'amoureux éternel, de chercheur d'idéal, féminin, le petit page Cherubinodi Amore, chantant : Que mon cœur a de peine, sur l'air militaire de Malbrough. Pauvre naïf don Juan qui pense apitoyer M. Dimanche en lui faisant l'honneur de le reconduire avec des mousques et croit à l'honors ab amis. C'est que la noblesse n'est elle-même qu'à la condition d'être militaire, en raison du plus important des services sociaux, impliquant l'idée du plus grand des sacrifices, celui de la vie. C'est la fleur des champs de bataille qui ne pousse que dans le sang.

Dans Molière parlant par la bouche de Don Juan, la vertu et le talent semblent être un apavage exclusif de la noblesse, tout au moins, il est vrai que la notoriété, la notabilité en sont comme les primitifs et les phases d'acheminement. Pour Molière, la noblesse de caractère et celle de race se sous-entendent, s'impliquent, et sont toujours l'une dans l'autre à l'état latent et potentiel ; tiennent-elles à rester distinctes, elles se confondent au point où elles se rendent un mutuel hommage.

C'est ce qui ressort de la fameuse scène du mendiant, selon nous, capitale de l'œuvre : « Où diable la vertu va-t-elle se nicher ? dit ce chercheur d'idéal du mendiant qui ne veut pas jurer. Pourquoi ne me demande-t-il pas l'aumône l'escopette sur la fourche, comme un bon drille, ce lâche ? Pourquoi ne veut-il pas blasphémer, ce malheureux ? »

La vertu, pour Don Juan, est donc essentiellement déclassée et non de mise chez le vilain, tandis que, dans *Roll*, de Musset, le noble vicieux reste toujours grand seigneur, tel que Dieu l'a fait.

Pour Boileau, au contraire, il y a bien deux noblesses distinctes ; mais la noblesse de race, formelle, n'est pas la consécration nécessaire de l'autre, de la vertu et du mérite ; et, de plus, contrairement à Don Juan et à Musset, c'est la noblesse qui est déplacée et vaine chez l'homme vicieux.

La *Satire* de Boileau s'attaque aux travers de la

les trouverons dans les barbiers chirurgiens de la Fronde et les chansons de cette époque.

Aussi bien ne saurions-nous nier l'influence de Beaumarchais sur la Révolution française, comparable à celle de Béranger sur la révolution de 1830.

Ces croquis d'Erual m'a remis en mémoire un sujet de dissertation qui nous fut donné, il y a trois ans, en rhétorique. C'était celui-ci : La satire sur la noblesse de Boileau, comparée au Don Juan de Molière.

Rien qu'à cet énoncé, je sentis sourdre en moi je ne sais quel petit stomachisme d'écolier, pour parler la langue de Cervantès. Ce sujet me parut tout d'abord appeler et comporter une autre donnée. Je songeai à rapprocher la *Satire* de Boileau du *Mariage de Figaro*, la satire du pamphlet, sans préciser laquelle serait la rouge de ce carambolage, et même en éliminant *Don Juan* où ne se trouve aucune intention de réquisitoire contre la noblesse, pas plus d'ailleurs que dans aucun des nombreux *Don Juan*, si ce n'est peut-être dans celui que Blaze de Bury a donné dans la *Revue des Deux-Mondes*, où les fantômes des

noblesse ; mais elle ne vise pas directement, comme Beaumarchais ses travers et son principe.

Toutefois, Boileau ose aller un peu loin quand il se moque du blason. Il n'était pas assez artiste pour avoir le sentiment de ces choses-là, et les crétins de tous les temps ont tenu à ce sujet le même langage.

Enfin, il se rencontre avec Victor Hugo dans l'apostrophe du vieux Saint-Vallier aux courtisans, dans *Le Roi s'amuse* : « Vous êtes tous bâtards », tandis que, pour Don Juan, ce sont les vilains qui sont cocus. Il dirait presque, pour faire pièce à Boileau, que si quelque mérite se rencontre chez le vilain, c'est qu'il n'est point fils de son père, mais de quelqu'un : hi di algo.

Un trait de Boileau plus énergique et plus vrai et qui, ne s'arrêtant pas à son temps, va frapper le nôtre, un trait qui lui aurait fait pardonner sa *Satire* par les Montausier, les Montlosier, les Boulainvilliers, les de Maistre, les de Bonald et autres Caton et Jean Jacques Rousseau de la noblesse, là où il se montre avec toute la suprématie de l'écrivain et du penseur, c'est quand il stigmatise l'alliance de la noblesse avec la finance et le commerce.

Cela ne peut-il pas s'appliquer de nos jours à cette honteuse confusion, à cette inique compromission entre les classes exploitantes et les classes soi-disant dirigeantes. C'est là le véritable tombeau de la noblesse, là où elle se perd et s'anéantit quant à sa notion, son esprit et son caractère. Balzac avait certainement, un jour, pris son café par l'oreille lorsqu'il dit que la noblesse devrait s'attacher à fournir les meilleurs ingénieurs, les plus grands industriels. Est-ce une coïncidence toute fortuite que celle qui a fait choisir à Mozart le *Mariage de Figaro* et *Don Juan* pour sujets d'opéras. Ce n'était pour lui, comme le *Barbier de Séville* pour Rossini, que des imbroglis espagnols ; mais il faut toute la cuistrerie universitaire pour songer à rapprocher la satire plate, insipide et incolore de Boileau, des teintes de rubans roses et de velours violet du *Don Juan* de Molière, qui sont aussi le ton de la partition de Mozart.

Ceux qui connaissent la transcription de Listz du duo de *Giovanni* : *Viens dans mes bras, cher ange*, me comprendront.

Vous ferez remarquer, nous disait le professeur, que Dangeau à qui la satire de Boileau est dédiée : « La noblesse, Dangeau, n'est point une chimère » est le type du courtisan, de l'homme d'antichambre ; il ignorait que Dangeau, l'auteur de mémoires très spirituels et très intéressants, avait eu deux fils tués à l'armée.

Et je m'arrête, chers lecteurs, cet article m'a donné la nostalgie des bancs de l'école. Toutefois, je craindrais qu'Erial ne me donnât une boule noire si je terminais sans dire encore un mot de son *Figaro*. Il y a lieu de rapprocher du fameux mot de Figaro : « Vous ne vous êtes

donné que la peine de naître » et de sa conclusion révolutionnaire, ce que disait Massillon à la noblesse, soixante ans plus tôt, du haut de la chaire chrétienne : « Vous vous êtes trouvés en naissant en possession de tous ces avantages, qu'avez-vous fait à Dieu pour être ainsi préférés au reste des hommes, et à tant d'infortunés surtout qui ne se nourrissent que d'un pain de larmes et d'amertumes ? ne sont-ils pas, comme vous, l'ouvrage de ses mains et rachetés du même prix ? n'êtes-vous pas sortis de la même boue ? n'êtes-vous pas, peut-être, chargés de plus de crimes, le sang dont vous êtes issus, quoique plus illustre aux yeux des hommes, ne coule-t-il pas de la même source empoisonnée qui a infecté tout le genre humain. Mesurez là-dessus ce que vous devez au Seigneur, le bienfaiteur de vos pères et de toute votre race. Quoi ! vos faveurs vous font des esclaves, et les bienfaits de Dieu ne lui feraient que des ingrats et des rebelles ! vos descendants expieront peut-être dans la peine et dans la calamité le crime de votre ingratitude et de vos injustices ; et les débris de votre élévation seront comme un monument éternel où le doigt de Dieu inscrira jusqu'à la fin le mauvais usage que vous en avez fait. »

Ce que Massillon disait aux nobles de son temps, il pourrait le dire aujourd'hui aux Figaros enrichis ; l'oserait-il ? l'éternel contraste de la supériorité de l'intelligence et de l'infériorité sociale, de la capacité et de la condition, subsiste toujours ; mais si Beaumarchais a écrit : « C'était un géomètre qu'il fallait, ce fut un danseur qui l'obtint » C'est, de nos jours, par le fait de la Révolution, ou plutôt de l'évolution, le contraire qui est vrai. Décidément, ce sujet m'a rendu triste.

A. DAMAS.

## Les vingt francs de tante Lalie

La locomotive haletait, entourée d'un nuage de poussière et de vapeur. Sur le quai, ses parents l'embrassèrent une dernière fois, et lui glissant un beau louis flambant neuf dans la main, tante Lalie lui fit ses recommandations suprêmes.

Maintenant le train filait à toute vitesse sur Paris. Accoudé à la portière, il suivait d'un œil atone de ruminant le monotone déroulement des plaines de la Beauce. Vers Etampes, il y eut comme une sorte de bouleversement convulsif du sol : puis les plaines, les éternelles plaines, coupées ça et là par un ruisseau ou une ligne en construction, se succédèrent lamentables.

C'était donc décidé enfin ; ce voyage, rêve si longtemps caressé, se réalisait, et dans quelques heures il allait connaître ce Paris fascinateur et attirant.

Assez grand, bien pris, les cheveux bouclés ombrant le front intelligent, un fin duvet au-dessus des commissures des lèvres, l'œil franc et ouvert, Patrice, à côté de tous les petits êtres étiés et

amincis qu'il couloierait bientôt, pouvait passer pour un joli garçon. Né de parents provinciaux, élevé dans la famille, au milieu de la vieille rigidité bourgeoise, c'était avec toutes les illusions et toute la virginité de la vingtième année qu'il débarquait à Paris. De femmes, il n'en avait jamais connu aucune et jusque-là tout des vacances, — eninnocente flirtation, déjà ancienne, avec une petite cousine, alors fraîchement émoulue du Sacré-Cœur, aujourd'hui mariée et mère d'un bébé.

Ses parents le destinaient au greffe ; c'était là dans la salle étroite du tribunal de sous-préfecture qu'ils avaient tous vécu depuis deux générations. Mais l'enfant s'insurgea, pris d'une haine instinctive contre cette paperasserie, voulant être peintre. La lutte fut rude ; le père céda enfin. Dix-huit mois il resta là-bas, dessinant et peignant avec son ancien professeur des toiles des dessins du collège communal, un vieux brave homme se pâmant d'aise encore devant les reproductions de Monsieur Ingres et devant les Romains de David. Le débutant faisait de réels progrès et sa vocation s'accroissait.

Puis, grâce à la protection d'un vieil ami de la famille qui s'intéressait à lui et avait vécu jadis dans le monde artiste, de transition en transition, il était parvenu enfin à décider les siens à le laisser partir pour Paris. — Paris, chaque tour de roue le rapprochait de cet inconnu qu'il craignait et qu'il aimait à la fois ; et, tandis que les stations se succédaient à courts intervalles, la banlieue de Paris, toute son enfance lui revenait à la mémoire, son enfance triste d'enfant pauvre.

\*\*\*

Seul dans l'atelier du peintre Henri Desloy, le jeune maître moderniste dont on se dispute les danseuses, légères et roses sous la jupe de tulle qui papillonne, Patrice, assis devant le haut chevalet, semblait rêver, en proie à l'insoluble nostalgie des premières semaines parisiennes. Il se sent affolé, lui, le petit bourgeois de Romorantin, de cette exubérance de vie et de sève, troublante et bruyante. A certains moments il pleurerait presque, tant il a conscience de son esseulement, égaré dans ce tourbillon d'activité et de plaisir. — Et les femmes, les femmes, ces créatures tellement cyniques, le dévissant, troupeau musqué, chaque soir sur le boulevard ! Un camarade de rencontre l'avait conduit à l'Eden ; au second tableau d'*Excelsior*, tandis que la musique du signor Marengo emplissait la voûte polychrome de ses sonorités endiablées et que sur la scène évoluait un bataillon de danseuses, les cuisses dévêtues par le maillot, les bras nus, il était sorti, révolté dans sa virginité bestiale, contre cet étalage de filles au promenoir, ces filles au corsage et aux croupes exagérées, aux lèvres rouges, qu'il haïssait et qu'il désirait follement. Il était rentré chez lui à la hâte, presque honteux. Une crise suivit : des heures entières il se roula sans sommeil dans son lit

étroit d'hôtel garni, poursuivi par des visions terribles de chair nue et de membres enlacés....

On a frappé à la porte. Sans attendre sa réponse, une jeune fille souriante et jeune étrangement, est entrée.

— Avez-vous besoin d'un modèle ?

— Non, ce n'est pas la peine.

Mais sans se laisser effrayer par ce refus brutal, la fille s'est arrêtée au milieu de l'atelier, et, tranquillement, avec l'imperturbable aplomb de l'habitude, a commencé à se déshabiller.

— C'est inutile, glapit Patrice, la voix serrée, la face congestionnée, c'est inutile, je vous le défends.

Cependant le modèle, sans se laisser troubler par les cris de cette virginité aux abois, se dévêt, souriante. Les jupes sont tombées, ballonnantes ; puis, d'un geste brusque, elle a dégrafé son corset, le corset noir usé, pailleté de soutaches jaunes, et, baissée, une jambe levée, les seins nus, filigranés de veines bleues, à demi sortis de l'échancrure du linge, elle défait ses jarrettières.

— Non, non, s'écrie l'infortuné, reprenez vos vêtements et vite, vous êtes folle !

— Non, je pose pour le corps.

— Vous posez ; est-ce donc un métier pour une fille de votre âge de se déshabiller ainsi devant des jeunes gens ? Quoi, vous ne rougissez pas ?

En effet, M<sup>lle</sup> Adèle, la plus riieuse de tous les modèles de Desloy, ne rougit pas, faisant tous ses efforts pour garder son sérieux.

Puis, après sa grande colère, alors qu'elle reprenait philosophiquement ses hardes, Patrice est devenu subitement paternel.

— Voyons, mon enfant, vous pourriez faire autre chose. Pourquoi n'essayez-vous pas ? Avez-vous cherché ?

— Oui monsieur, inutilement.

Cette fois, Adèle a repris tous ses moyens, et, très amusée par ce sermon, se prépare à servir au jeune moraliste la centième et quelque édition du roman des vierges peu sages : — Le père à l'hôpital, la mère malade, les frères et les sœurs à nourrir : thème connu.

De paternel, Patrice s'est ému ; maintenant il se fouille, cherchant ses mots :

— Mon amie, promettez-moi de chercher un autre métier. Vos frères et vos sœurs ont faim. Tenez, prenez ces vingt francs, ma tante Lalie me les a donnés en me recommandant d'en faire bon emploi. C'est peu, je le sais bien, enfin je tâcherai de venir à votre aide, mes parents ont des amis dans le commerce, j'essaierai de vous faire entrer comme demoiselle de magasin. Voyons, promettez-moi de ne plus poser.

Miss Adèle a pris le louis, et, souriante, s'en est allée, promettant tout ce qu'il voulait à Patrice, allant frapper à un autre atelier.

\*\*\*

Dix heures : Académie Petrossi. La salle en-

## LA GOUVERNANTE MODÈLE

HISTOIRE LYONNAISE

(Voir le journal depuis le numéro 74.)

Et les vêtements de l'enfant, ôtés pièce à pièce, furent analysés sur un registre avec un soin des plus minutieux, ainsi que le signalement de la petite personne qui, harassée, dormit heureusement, sans que toutes ces secousses physiques la réveillaient.

Le procès-verbal dressé et paraphé, la dame, voyant qu'on ne la retenait pas, hasarda de se soulever en sourdine.

— Alors je vous salue, Messieurs, précipita l'heureuse femme, en se précipitant elle-même au travers de la sortie, dans sa frayeur qu'on ne lui reprit son trésor.

Arrivant au pas accéléré, elle enfoua la devanture presque, et, toute essouffée d'autant d'imprévu, elle se lanca sur son petit mari occupé à sortir les pains du four, et lui poussant les deux petons de l'enfant dans le dos :

— Tiens ! examine ce frais trésor que j'ai trouvé là par miracle, M. le curé y était, et que nous allons garder avec nous pour nos vieux jours, acheva le Christophe Colomb tout d'une haleine.

— Qu'est-ce que ce serait bien que ça ? hasarda le pauvre homme, tout ahuri déjà pour avoir eu seul à répondre pendant de longues heures, ceci si loin de ses habitudes, que dans la détresse croissante Nicolas Chauffet avait fini par préférer de beaucoup la besogne à son dernier mitron. Mais Jacquot, chef improvisé, avait subitement pris la fuite du comptoir, souverain à la seule vue de la « bourgeoise » redoutée.

— Mais, d'où venez-vous donc, M<sup>me</sup> Chauffet ? depuis si longtemps où vous êtes partie ! Bon Dieu ! soupira le doux mari en cherchant à distinguer au plus juste ce que la « commissaire » du lieu tenait si étroitement au milieu de ses deux bras repliés.

Enfin, qu'était-ce ça ? Dont la bienvenue lui fut signalée d'une façon aussi olympienne.

— Mais jamais vous n'êtes restée si longtemps, d'où venez-vous donc ? répéta-t-il en se hissant sur ses pointes pour essayer de quelque peu voir.

— D'où je viens ? D'abord ça ne vous regarde pas ! riposta superbement la dame. Et, ouf ! vous voyez bien que je n'en souffle plus, que j'en tombe, et personne ne bouge. Allons ! cria la

douce créature en gratifiant d'un violent coup de son coude rebondis, n'ayant pas les mains libres, celui des comparses qu'elle n'avait fait qu'entrevoir à sa place réservée et qui se dissimulait mal derrière le trop petit M<sup>sieu</sup> Chauffet. Une chaise, imbécile et plus vite que ça.

Puis, lorsqu'elle fut assise commodément et ses deux larges pieds étampés d'un tabouret grâce à l'intelligente Toinette qui l'avait apporté, puis lorsqu'elle fut assise :

— Je veux bien vous dire, je veux bien vous apprendre, continua à son monde réuni la seule maîtresse. Oui... vous éclairer sur tout ce qu'il en est à cette heure.

Et l'omnipotente raconta à ses trois servants, à sa domestique Toinette et en dernier lieu pour Nicolas Chauffet ce que nous savons. Tout ceci débité avec la volubilité inhérente à la dame. Rien n'en fut omis, les demandes « épouvantables » du commissaire et les réponses victorieuses. Même l'odyssée de « la dromadaire », voleuse du sourd-muet.

— Il nous faudra prendre son signalement, mes enfants ; ça fait que quand c'te monstre viendra quérir son pain... Oh ! si je n'y suis pas... Attendez que je revienne.

Donc, Théodosie pérorait une demi-heure durant, mais sans perdre de vue toutefois l'enfant qui dormait toujours.

Théodosie changeait un de ses bras de temps à autre pour ne pas faire « des noirs » et chassait les mouches pouvant importuner sa conquête. Puis, la nouvelle mère se tournant vers le mari qui, examinant la petiotte en retenant son souffle, j'ai pensé, conclut la dame que ça, comme vous avez eu l'audace d'appeler ce chérubin à son arrivée chez nous, eh bien ! que ça tout de même, remplacera pour nous les enfants que nous n'avons pas la chance d'avoir. Ce sera comme j'ai dit sur la place Louis XVI aux insolentes vaches à lait de nourrices : je l'ai trouvé et je le garde, scanda Théodosie. Si je m'apercevais qu'on la guettait de travers, ajouta M<sup>me</sup> Chauffet, foudroyant d'un regard le donx agneau pascal qui écoutait, ébahi de songer qu'il pourrait exhaler un *non possumus*. Oui, messieurs et dames, ou qu'on la fasse pleurer — ceci fut exposé contre le gone Jacquet — on aura affaire à M<sup>me</sup> Chauffet.

— C'est qu'elle est jolie tout de même cette petite Amélie, puisque tu dis que c'est son nom, approuva le bonhomme sans émettre autre objection au discours vigoureux de sa vigoureuse moitié. On n'aura pas grand peine à la dorlotter, consentit-il en effleurant la main de l'adoptée définitive.

(A suivre)



fumée, grouillante de rapins : un débordement de chevelures romantiques et de feutres invraisemblables.

Au fond, sur une planche recouverte d'une couverture de laine, éclairée par de forts réflecteurs, une femme couchée, nue.

Dans un coin, appuyé sur son cheval, un débutant tressaille, récitant tacitement le monologue de Figaro : O femmes, femmes, femmes ! — Quoi, ce sont donc là ses promesses ? Le soir même il la retrouve ainsi déshabillée, toujours chaste dans sa tranquille impudeur. Il souffre visiblement.

La séance touche à sa fin. Dans un grouillement de potaches en liberté, les élèves quittent l'atelier d'une dernière bousculade, se serrant la main à la hâte, pressés de gagner la brasserie.

Indifférent aux plaisanteries de ses plus proches voisins, Adèle, souriante, s'habille.

Seul, dans la rue à peine éclairée par les becs de gaz jaunes, Patrice se promène de long en large attendant cette fille. C'est trop fort, il ne peut résister à l'envie de lui faire une scène.

Soudain, un bras s'empare du sien ; chaude, parfumée, une halcine est montée à ses joues. — Mami, dit-elle, maintenant allons souper avec les vingt francs de ta tante : vois, suis-je pas gentille ?

Gentille, oui, elle l'est adorablement l'étrange fille du pays de Bohême, la poitrine moulée dans son jersey collant, son corps élégant dessinant sa courbe fine sous le tissu.

Patrice s'est retourné, interloqué. — Puis, serrés l'un contre l'autre, elle gazouillante, lui, sérieux, ils ont gagné le boulevard, à la recherche d'un restaurant.

Pour huit jours, étoile vagabonde, emplissant la chambre veule de son rire perlé, charmante, elle a donné son amour au petit provincial.

Aujourd'hui, après deux ans de Paris, Patrice, élève de prédilection du peintre Henry Desloy, est devenu une figure bien parisienne et très aimée.

A la dernière exposition des Pieds-Crottés, on a beaucoup remarqué sa vue de Bougival : des petites femmes en costume de bain, trempant avec hésitation leurs pieds mignons dans l'eau qui vient mourir sur la rive, le tout encadré dans le décor de l'île de Croissy : demain son nom sera dans toutes les bouches, grâce à la toile franchement originale qu'il vient d'envoyer au Salon.

— C'est égal, me disait-il hier souriant, en terminant à l'Hippique le récit de cette première histoire d'amour, j'ai parfois un remords : était-ce bien l'emploi que tante Lalie rêvait de son beau loulou jadis glissé dans ma main. Bah ! ajouta-t-il en éclatant de rire, le relèvement de l'enfance moralement abandonnée, pas ?

Pierre Dufay.

Le mois prochain paraîtra *La Revue de Paris*, sous la direction de notre collaborateur Léo d'Orfer.

Notre prochain numéro donnera des détails sur cette publication amie, fort importante et destinée à un grand succès.

## Société l'Essor littéraire et musical

La société l'Essor littéraire et musical donnait sa dernière matinée de la saison le dimanche 26 avril, au Concert de la Pépinière. Le programme était des plus attrayants.

Les *Deux Aveugles*, la charmante pochade de J. Moineaux, a été enlevée avec brio par MM. H. d'Achères et Michel Carré fils.

Jean Marie, le beau drame de M. André Theuriet, a trouvé des interprètes dignes de lui : Mlle A. Darlé, une charmante actrice de l'Ambigu, a bien rendu le côté pathétique du rôle de Thérèse. M. Loiseau, dans Jean-Marie, et M. Gonneau, dans Joël, ont joué avec beaucoup de sentiment leurs rôles respectifs.

L'été de la Saint-Martin, la jolie comédie de MM. Meilhac et Halévy, a remporté un énorme succès.

Cette pièce était interprétée d'une façon vraiment remarquable, par Mlle de Pierval et M. J. Lourdot.

On ne saurait être plus gracieux que Mlle Pier-

val, dans le rôle d'Adrienne. Tous nos compliments à cette charmante pensionnaire du Gymnase, qui nous prouve qu'on peut être jolie femme et avoir du talent. Telle n'est pourtant pas la devise de son théâtre — ceci dit sans méchanceté.

M. J. Lourdot, son digne partenaire, a rendu avec un naturel et une bonhomie charmante, le rôle de Briquerville. Le scène entre Briquerville et Adrienne, lorsque le premier vient d'apprendre le départ de celle qu'il aime, sans s'en rendre compte, a été jouée par Mlle Pierval et M. Lourdot, avec une émotion contenue et une simplicité qui fait grand honneur à ces deux artistes.

M. d'Agniel, qui abordait un rôle qui n'est pas de son emploi et Mlle Andrée, complétaient un ensemble plus que satisfaisant.

Dans les intermèdes, nous avons remarqué : MM. Hardy, Seguy, Mercier, tous trois très applaudis ; M. Hermann, qui a joué en véritable comédien la scène du Mariage de Figaro. Un conseil à cet artiste : Pourquoi cherche-t-il à imiter M. Coquelin. Qu'il reste lui-même. Quant à Mlle Girardi et à M. Ducreux, nous ne pouvons que constater les énormes progrès que ces deux artistes font de jour en jour. Aussi sont-ils les enfants gâtés du public de l'Essor.

Pour nous résumer, constatons une fois de plus que cette matinée a été en tous les points charmante, et maintenant bonnes vacances et à l'année prochaine.

## Les Filles d'Ambre.

Notre chroniqueur habituel M. Léo d'Orfer va publier, l'automne prochain un volume de poèmes orientaux : Les filles d'Ambre, que nous savons être fort chaudement colorés et d'un réalisme étrange et très-savoureux. Une de ces semaines, l'auteur, à qui nous l'avons demandé, analysera lui-même, pour nos lecteurs, son œuvre, d'une incontestable originalité et d'une puissance peu commune, dans une des chroniques parisiennes qu'il nous donnera à son retour de province, où il voyage en ce moment :

Pour aujourd'hui nous détacherons, à titre de primeur, une des pièces du livre :

### AUBÉE.

Les perles des jets d'eau s'égrenent dans les marbres  
Avec le bruit que font tes colliers à ton cou.  
L'air est chargé des lourds parfums qui rendent fou,  
Et de molles chaleurs descendent des grands arbres,

Reposons-nous ici, sur le gazon touffu :  
Les rosiers qui savaient que tu viendrais, ô douce,  
Ont fait, en secouant leurs roses sur la mousse  
Un lit charmant et qui nous appelle, vois-tu.

Pas une âme. On entend l'aile des hirondelles  
Et les abeilles, qui bourdonnent au lointain,  
Forment tout le concert de ce charmant matin :  
Ton sourire est divin comme les fleurs nouvelles,

Ton sourire, c'est mon soleil ô mon amour :  
Dans cette ombre discrète et fraîche, sur ces roses  
Sous ce feuillage, avec la musique des choses,  
Oh ! souris, souris-moi pendant tout ce beau jour.

Les perles des jets d'eau bondiront dans les marbres  
Les airs vont demeurer tièdement embrasés  
Les rosiers neigeront en fleurs sur nos baisers  
Et Bulbul chantera l'Amour dans les grands arbres.

LÉO D'ORFER.

## LE PAYS NATAL

A Emile Bernardin.

Ami, tu vas revoir ce cher pays natal,  
Ce Jonzac encaissé dans un trou de verdure,  
La Sévigne au flot lent, le donjon colossal  
Et l'église — modeste en son architecture,  
Mais devenant superbe au jour dominical  
Quand la belle dévote — ô brillante parure ! —  
Y vient s'agenouiller, d'un sourire amical  
Illuminant des saints la morose figure.

Tu vas voir tout cela, ta famille, ton père ;  
Moi, je reste à Paris, poursuivant ma chimère....  
Mais, si tu veux, ami, me réjouir le cœur

Embrasse pour son fils ma mère... c'est mon rêve,  
Et dis lui que ce fou combat ici sans trêve  
Et que, de cette lutte, il sortira vainqueur !

DÉSIRÉ FAY

## LE BAISER

Je n'ai qu'un souvenir, un rayon dans mon ombre,  
Une fleur au jardin où l'épine est sans nombre,  
Un chant dans le silence où s'endort ma douleur,  
Plus doux que le parfum des suaves corolles,  
Plus pur que les échos des mystiques paroles,  
Plus sublimes que le malheur :

Un baiser de sa lèvre en un beau soir d'automne,  
Quand le grillon, pressant sa chanson monotone,  
Invitait au sommeil le labourer lassé.  
Elle pencha vers moi sa tête jeune et blonde,  
Et sa bouche rêveuse, aussi fraîche que l'onde,  
S'appuya sur mon front glacé.

Je ne sais quel délire avait troublé son âme,  
Car, sitôt que sa lèvre eût posé son dictame  
Sur le front du Poète enivré de plaisir,  
Elle trembla et rougit, et de mes bras avides  
S'échappa en son effroi, comme aux filets humides  
Glisse un poisson qu'on va saisir.

Depuis lors, j'ai toujours l'empreinte de sa bouche  
Là, sur mon front glacé, sans qu'un cheveu la touche,  
Sans qu'un doigt sacrilège ose s'en approcher,  
Et je la sens, parfois, brûlant comme un stigmate,  
Douce comme la fleur aux lèvres qu'elle flatte,  
Ou m'écrasant comme un rocher.

Je n'ai que ce seul fruit de mon amour si pure !  
Pas d'aveu de sa lèvre au suave murmure,  
De sa main où ma bouche eût voulu se poser ;  
A peine son regard a-t-il trahi son âme,  
Mais ce beau soir d'automne a couronné ma flamme.  
O mon baiser ! mon doux baiser !

Reste toujours fidèle à ma chaste pensée,  
Rayon brillant encor d'une étoile éclipse,  
Charme consolateur, souvenir des adieux !  
Demeure, ô mon baiser ! sans frère et sans mélanges !  
Les lèvres qui t'ont fait chanter avec les anges :  
Je veux aller le rendre aux cieux ! X.

## ZIG-ZAG

Par arrêté royal, le diapason français, 870 vibrations pour le la, est officiellement adopté en Belgique. Ce diapason sera imposé à tous les établissements d'enseignement musical, aux sociétés musicales subventionnées par l'Etat, ainsi qu'à tous les corps de musique de l'armée.

Le roi de Bavière a fait demander à Sardou le manuscrit de *Théodora*, qu'il se propose de faire représenter sur son théâtre de Munich. Après avoir lu ce drame, le roi a conféré à l'auteur la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Michel.

Voici la distribution définitive de *La Nuit de Cléopâtre* à l'Opéra Comique :

Cléopâtre, Mme Heilbron ; Charmion, Mme Reggiani ; Mamounha, Mme Laurent ; Manassès, M. Talazac ; Boccharis, M. Tarkin ; un muletier, M. Bouvet.

La première représentation a dû avoir lieu hier samedi.

Thérèse vient de quitter Paris par l'Orient-express, accompagnée de son mari et d'un chef d'orchestre, M. Patusset. Elle entreprend son premier voyage à l'étranger.

Vienne, Buda-Pesth, Bucharest, Constantinople, Odessa, Saint-Petersbourg, Moscou, Varsovie, tels sont les principaux points de son itinéraire.

La ressemblance entre un mauvais médecin et J.-C. est que tous les deux meurent pour le salut du monde.

Nous demandons, avec l'Avant-Scène, quel est le fromage le plus vagabond ?

C'est le fromage de Brie, parce que le fromage de Brie erre de Lille... au Tonkin.

Autour du Conservatoire :

Un professeur est accosté par un père.  
— Eh bien ! Monsieur, êtes-vous content de la petite ? demande ce père, qui est en même temps concierge.

— Quelle petite ?  
— Epiphanie, ma fille.  
— Oui ! oui ! elle va très bien. Son octave est superbe, répond le professeur.

Et il passe.  
Le père ne fait qu'un bond chez lui, et, rugissant, il dit à sa fille :

— Ous qu'est ton Octave, que je lui casse les reins. (Nantes Lyrique.)

**KOULAO** ROI DES POTAGES  
SE VEND PARTOUT  
SANTARD & Co — LYON

## PARIS

### Dépêche télégraphique

La Maison du PONT-NEUF, à Paris, informe qu'elle adresse *gratis et franco*, le catalogue, gravures, échantillons des vêtements de la nouvelle saison : hommes, jeunes gens et enfants.

### EXTRAIT DU CATALOGUE

**Complets** riche nouveauté et  
cérémonie ..... 29, 35, 39 f.  
**Pardessus** mode ..... 15, 19, 22 f.  
**Complet Commun** ..... 12, 15, 20 f.  
**Enfants** costumes draperie  
mode ..... 5, 7, 9, 12 f.  
Adresser les demandes au Directeur de la Maison du PONT-NEUF, Paris.

## GRANGE FILS AÎNÉ

Ci-devant rue d'Algérie, 2

**ACTUELLEMENT RUE BOILEAU, 42**

Fabrique de Meubles Riches et Ordinaires

GRAND CHOIX DE TOUT BOIS ET DE TOUT STYLE  
EN MAGASIN

Maison recommandée pour la bonne confection  
et la solidité de ses produits

## A LA RENOMMÉE

44, place de la République, 44

Cette maison bien connue pour la supériorité de ses marchandises et pour vendre réellement bon marché, prévient sa clientèle, que cette année, elle s'est surpassée pour le grand choix, la bonne qualité et la très grande élégance de toutes ses chaussures pour Hommes, Dames et Enfants.

**Chaussures de Chasse, de Marche, de Luxe et Cérémonies**

MOLLETIERES imitant la BOTTE de CHEVAL  
CHAUSSES POUR LAWN TENIS

## LIQUEUR DES DAMES

(Voir les annonces à la quatrième page)

## AU SORBIER

Parures de Bals et de Mariées  
Plantes pour Appartements

**Jules GIRARD**

Rue de la République, 16, près la Bourse  
LYON

**Plumes et Fleurs, Chapeaux de Feutre**  
**CHAPEAUX DE PAILLE**

Formes pour Chapeaux, Nouveautés pour Modes, Dentelle  
**FICHUS, VOILETTES, RUCHES**

PRIX DE GROS

MAISON FONDÉE EN 1865  
**DISTILLERIE DAUPHINOISE**  
Fabrique de Liqueurs spéciales

**HTE GONTARD**

DISTILLATEUR ET PROPRIÉTAIRE

A Saint-Laurent-du-Pont (Isère), près la Grande Chartreuse

**MAISON A LYON, COURS VITTON, 11-13**  
INVENTEUR

Prunelle à la Fine-Champagne, Quina-Liqueur, Prémelme des Alpes, Curacao d'Haiti (6 types), Cordial des voyageurs, Charentaise (Crème de Fine-Champagne), Cacao français, Amer Gontard.

Seul dépositaire pour la France du Kummel Yvan Semenoff, de Riga (Russie), cristallisé et non cristallisé.

Spécialités : Les trois Liqueurs Gontard et Elix végétal entièrement semblable à ceux du couvent, Bitter Gontard et Arqueuse, Genépy et Arôle des Alpes, China-katalia de cerises, Cacao vanille.

## THÉS DE CHINE

Thé de soirée — Thés Souchong  
Pékao à pointes blanches, oranges  
Schulang, etc.

IMPORTATION DIRECTE

**Pharmacie GAVINET**

4, rue Bellecour — LYON

Le Gérant : P.-M. PERRELLON

Lyon. — Imp. Perrellon, grande rue de la Guillotière, 28

# VIN D'ALMANZA LAVOCAT

A base de quinquina, colombo, cacao et moka

Cevin d'un goût exquis est certainement un des plus précieux toniques, il se recommande surtout aux chloro-anémiques, aux dyspeptiques en général. Son action dans les longues convalescences est toujours certaine.

Prix 4 francs la bouteille. — Se trouve dans toutes les pharmacies. Dépôt général pharmacie LAVOCAT, 42, rue Ferrandière.

## JEUX D'ESPRIT

### Losange syllabique

Vous pouvez voir en Pénlope,  
Sans recourir au microscope,  
Premier que je ne dois nommer.  
Le suivant est poisson de mer,  
En Grèce une presqu'île,  
Un rhéteur de l'antiquité  
Dernier, en sensibilité.  
Le problème est je crois facile.

E. Vico.

### Solution du dernier numéro

MON  
COR TE GE  
MON TE VI DE O  
GE DE ON  
O

On deviné : personne.

CINQ FRANCS PAR MOIS. — Livraison immédiate des œuvres de Michelet, Victor Hugo, Musset, Balzac, Molière, Dictionnaires, Atlas, grands ouvrages illustrés, etc., etc. Librairie A. Pilon, A. Le Vasseur, successeur, rue de Fleurus, Paris.

A partir du 29 mars 1885, en cours de publication dans le JOURNAL DU DIMANCHE, avec illustrations de Paul Destez, *Les Derniers Kérandal*, par Charles Mérouel.

Le premier numéro de ce dramatique roman, envoyé gratuitement à tout abonné, à partir du 15 avril, et à toute personne qui en fera la demande, comprend : *Les Amours de Victor Bonseigne*, par Frédéric Soulié; *La Main-Ferme*, par Gustave Aimard; *La Veille de Navarin*, par Eugène Sile, et *Les Bœufs*, chanson de Pierre Dupont, avec musique. 10 centimes le numéro de 16 pages, chez tous les libraires.

Abonnements : Départements, 1 an, 8 fr. — 6 mois, 4 fr. Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale : 1 an, 8 fr. 50. — 6 mois, 4 fr. 25.

Pour paraître prochainement : *Le Crime de Brunoy*. — Sauvé par la Mort.

Nota. — Par huit abonnements faits, il en sera remis un neuvième gratuitement.

Bureaux : 11, place Saint-André-des-Arts. — Paris.

## MODES DE PARIS

### AUX FLEURS DE BRUYÈRE

cours Lafayette. 6

LYON

Deuil et toutes Nouveautés

## A JEAN-DE-TOURNES

Ancienne Maison LABRET, J. VILCENT, Suc.

42, place de la République

Grand choix de meubles de jardin, chaises, bancs, tables, fauteuils, pliants, articles de gymnastique, trapèzes, balançoires, hamacs, etc. etc.

Jeu de croquets, boules, jeu de tonneau, lessiveuses avec et sans foyer, baignoires ordinaires et avec chauffeur, appareils à douches, toilettes, fer, sècheurs, seaux, brocs, vernis et émaillés, outils de jardin et tondeuses, batteries de cuisine complet, ornements d'appartements, filtres à eau et appareils, eau de seltz, jouets d'enfants.

## ÉTABLISSEMENT MÉDICAL ET DE CONVALESCENCE

Du Docteur COURJON, à MEYZIEU (près Lyon)

TRAITEMENT SPÉCIAL

DES MALADIES NERVEUSES, PARALYSIES DIVERSES ET AFFECTIONS CHRONIQUES

Cabinet du Directeur, à Lyon, rue de la Barre, 14, lundi, mercredi et samedi, de 3 à 5 heures.

## RÉCRÉATIONS POÉTIQUES

Problèmes et Jeux d'Esprit, par M. E. MEUNIER

Chez Blériot et Gauthier, 55, quai des Grands-Augustins, Paris, et chez les libraires à Lyon. Prix : 3 francs.

Vient de paraître:

## MADemoiselle ÉLIANE

Par Aymé DELYON

Aux bureaux du Zig-Zag et chez les grands libraires de Lyon

Et à Paris chez Léon VANNIER,

libraire-éditeur, 19, quai Saint-Michel, Paris.

Prix : 3 francs

## Manufactures de Bustes à l'usage des Couturières



Longue jupe à pied et à roulettes et buste demi long pour hommes, femmes, garçons et fillettes.

## Grains Suisses empoisonnés

Pour la destruction la plus facile et la plus complète

## RATS! et TAUPES!

Les Grains Suisses empoisonnés se vendent chez GUYOT, droguiste, rue Saint-Dominique, 4, à LYON, seul dépositaire pour toute la France, et chez tous les marchands et épiciers.

Les Grains Suisses empoisonnés ne se vendent qu'en boîtes cylindriques en métal ce qui en garantit la conservation à l'infini.

LA BOITE : 50 CENTIMES

## A LA SOUVERAINE

Ancienne Maison BERTIN

L. BLOUZARD, Successeur

85, rue de l'Hôtel-de-Ville, et place des Jacobins, au coin de la rue Confort

Nouveautés — Châles et Soieries — Corbeilles de Mariage — Fantaisie — Lainage  
PRIX-FIXE Deuil et Demi-Deuil — Confections — Costumes. PRIX-FIXE

## LE XX<sup>e</sup> SIÈCLE, Société Littéraire et Artistique

LE ZIG-ZAG, journal hebdomadaire, rue Truffaut, 34, PARIS

Rédacteur en chef : AYMÉ DELYON

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné, déclare m'abonner au journal Le Zig-Zag

pour (1) \_\_\_\_\_

et remets ou remettrai le (2) \_\_\_\_\_ au

Rédacteur en chef, 34, rue Truffaut, à Paris, la somme de (3) \_\_\_\_\_

en mandat poste.

(Date)

(Signature et adresse lisibles)

## CONDITIONS PARTICULIÈRES

(1) Mettre en toutes lettres la durée de l'abonnement.

(2) Mettre en toutes lettres la date du paiement de l'abonnement.

(3) Mettre en toutes lettres le prix de l'abonnement réparti ainsi qu'il suit :

1<sup>o</sup> France. — Abonnements ordinaires : Un an, 9 fr. — Six mois, 5 fr. — Trois mois, 3 fr.

2<sup>o</sup> Union postale. — „ 12 „ 7 „ 5

NOTE IMPORTANTE. — L'abonnement pour les membres de la Société Le XX<sup>e</sup> Siècle donnant droit à la collaboration, part au concours et réclame du Zig-Zag et fixé à 15 fr. et ne peut être fait que pour un an.

Le numéro où aura été découpé le présent bulletin sera, sur demande, remplacé gratuitement.

## BYRRH

Apéritif au Vin de Malaga

## RIBÉDINE

AU RANCIO du ROUSSILLON  
préférable aux liqueurs digestives

VIOLET frères, à Thuir (Pyrénées-Orientales).

## OUTILLAGE

pour amateurs et industriels  
outils, dessins, machines et toutes  
fournitures pour le découpage, le  
tour, la sculpture, la marqueterie,  
la menuiserie etc. Tiersot, breveté  
s. g. d. g. rue des Gravilliers, 16,  
Paris. (Tarif-album 1160 pages et  
plus de 500 gravures). Franco  
contre 65 centimes.

## ROBES ET MOUES

MODÈLES DE PARIS

28, rue du Plat, 28

PRIX MODÉRÉ

## L. BOURGUIGNON ET FILS

42, rue de l'Hôtel-de-Ville, 42  
LYON

## MUSIQUE, PIANOS

Harmoniums et Instruments divers

Vente Location et abonnement

Conditions avantageuses

## Œufs à couver

de 30 races de poules et canards ; couveuses  
et éleveuses artificielles, envoi  
franco des catalogues illustrés.  
J. Philippe, éleveur à Houdan  
(Seine-et-Oise).

## LIQUEUR des DAMES

Spéciale contre les Pertes de Sang, qu'elle  
régularise. Indispensable contre les Maladies  
de Matrice, Déplacements, Règles doulou-  
reuses, Suppressions accidentelles, Sécheresse,  
Sécheresse de Couches, Retour d'âge, Fièvre  
hémorrhagique. — AGREABLE AU GOUT.  
Dépôt général à Lyon : Pharmacie ENJOLRAS  
16, cours de Broches, et toutes Pharmacies.  
GRATIS NOTICE EXPLICATIVE

Dans le cas de rhumes, bron-  
chites, catarrhes, nous recom-  
mandons le sirop pectoral béchi-  
ques Boissonnet. — Prix 2 fr.  
Dépôts dans toutes les pharmacies

## FABRIQUE DE LINGERIE

Gros et Détail

TROUSSEAUX, LAYETTES, RIDEAUX, TOILES, LINGE DE TABLE

Veuve MAZAIRA

Lyon — 19, cours Gambetta, 19. — Lyon

COMMISSION — EXPORTATION

Le flacon de sirop : 3 fr. 50  
les pilules : 4 fr.  
Se trouvent dans toutes les phar-  
macies.

**PROTODROME DE FER DE PRINCE**  
Antihémorrhagique  
Contre l'appauvrissement du sang, les affections chlorotiques (pâleur, faiblesse, vertiges, etc.), les hémorrhagies (glandes, nez, etc.), les douleurs menstruelles, les névralgies, les migraines, l'anémie, la phthisie, etc.  
Le PROTODROME DE FER DE PRINCE assure une guérison d'autant plus certaine qu'il est, par sa composition (fer et bromure), propre à combattre la maladie elle-même, et les troubles nerveux (névralgies, insomnies, etc.) toujours liés à l'anémie. Les personnes souffrant de ces troubles, et qui ont la digestion difficile, sont préférables aux pilules pour commencer le traitement.

FRANCO par la poste.  
à la Pharmacie FRÉDÉRIC  
cours Lafayette, 9, Lyon, Expédier  
S'adresser, pour toute commande.

## MUSIQUE, PIANOS ET ORGUES

Maison F. JANIN

8, rue Lafont, 8

LYON

Musique française et étrangère.  
Grand abonnement à la lecture mu-  
sicale. — Grand choix d'Albums et  
de Partitions pour Cadeaux.

Pianos et Harmoniums  
des premiers facteurs de Paris, vendus  
des prix très modérés.

## INSTITUTION ARMAND

23, rue Neuve-des-Charpenes.

Soins maternels  
pour les petits garçons